

Feuilleton du "Journal pour tous"

L'AMERICAINE

(Suite)

Miss Edgeworth avait un jardinier d'une quarantaine d'années dont le type répondait assez à celui qu'un peut prêter au fils de Japet. Elle s'entendit avec lui pour les séances de pose et commença. Le dessin fut vite exécuté et, tout en traçant ses lignes, elle se demandait quel intérêt à pousser à travailler avec un tel acharnement. Sans doute, le désir de faire une œuvre de valeur qu'elle enverrait à Paris au prochain salon. Une fois déjà elle avait eu une mention ; cette fois elle voulait une médaille. Était-ce bien tout ? Elle n'aurait osé l'affirmer.

Quand sa composition eut pris un engagement définitif, elle écrivit quelques lignes à Ricardo pour lui demander de venir voir son esquisse. Celui-ci se montra satisfait du choix du sujet, revint souvent, si former des progrès de l'exécution et encourager l'artiste. Nelly était heureuse de ces visites. Une fois, il resta huit jours sans venir. Elle en fut tellement désemparée qu'une révélation se fit dans son esprit : "Décidément, je l'aime !"

Quand il reparut, ce fut une joie. Elle se montra d'une gaieté folle, dit mille bêtises charmantes, puis, tout à coup, devint sérieuse, presque triste, eut des aperçus philosophiques sur les choses et les gens, laissa percer l'amertume inquiète d'un cœur qui redoute de n'être point aimé. Sous une influence physique et psychique, elle vibraît fébrilement, comme l'aiguille aimantée de la boussole oscille les jours de tempête. La nervosité de la jeune miss n'échappa point à l'œil exercé de l'impitoyable visicteur. Il la savait très honnête malgré ses allures piafantes et tapageuses. Qui donc avait pu troubler son cœur ? Il chercha dans son entourage, ne vit personne, et eut un sourire d'inexprimable fatuité.

A la visite suivante, son entrée fut saluée par une rougeur de pivoine. Il se fit souple et caressant pour provoquer des confidences, mais ne parvint qu'à mettre Nelly sur une grande réserve. Ses assiduités augmentèrent avec sa curiosité jusqu'au jour où il crut être certain que l'élu n'était autre que lui-même. Sa loyauté native lui traça tout de suite son devoir : puisqu'il n'aimait pas miss Edgeworth, il devait se retirer et ne pas encourager des sentiments auxquels il ne pouvait ni ne voulait répondre. Mais Ricardo était un de ces dédoublés supérieurs qui ont pour ainsi dire deux âmes, l'une sentimentale, l'autre ironique, lesquelles se combattent et se tiraillent misérablement. Lui qui, dans sa jeunesse, avait eu si vite le goût de la femme, gardait à celle-ci une mortelle rancune de ne l'avoir point trouvée telle qu'il l'avait souhaitée. Son cœur était à jamais muré par les pierres lourdes et massives du désenchantement : "Je ne reverrai plus miss Nelly", déclarait l'âme première de Ricardo. Pourtant, lorsque, lui tendant la main, la jeune fille dit : "A bientôt", il répondit : "A bientôt" et revint comme d'habitude : "Bah ! concluait la seconde personne de cette accommodante dualité, dans peu de temps elle s'embarquera pour l'Amérique, elle aura vite fait de m'oublier. Je serais fièrement sot de me priver du plaisir que me donnent sa beauté, son esprit et sa conversation. Il faut jouir de l'heure qui passe et de tout ce que la vie offre d'agréable. — Mais elle souffrira ! affirmait la première. — Qu'importe ? re-

prenait la seconde. Est-ce que je n'ai pas souffert, moi ? Pourquoi, parce qu'elle est riche, belle, séduisante, n'aurait-elle point sa part de douleur comme les autres ?" Un instinct cruel le poussait à ne voir dans cette douleur qu'une sorte de satisfaction malsaine ou sa subtilité de psychologue trouverait une pâture délicate. De même que pour étudier le processus d'une maladie on en inocule le germe aux sujets propres à l'expérience, de même il pourrait observer "in anima vili" les effets de la passion sur une âme encore vierge. Il en recueillerait pour ses livres, de la vie, de l'émotion, de l'art. Les créatures humaines ne l'intéressaient vraiment qu'au point de vue de ce qu'il pouvait en extraire pour se l'assimiler. L'affaire propre de la littérature étant, selon lui, de noter des sentiments et des sensations. Son individualisme sévère lui faisait rapporter à soi tout ce qu'il rencontrait : "A notre époque disait-il, on est ce qu'on veut être, à condition de savoir s'inventer, s'utiliser, se surpasser", selon le mot du philosophe allemand. C'est à chacun de se faire une personnalité en tirant de soi, énergiquement, tout ce que l'on peut, et des autres, tout ce qu'ils vous laissent prendre. Cet état de choses est la faute du siècle et non la mienne : dès qu'un animal vit, il faut qu'il s'accommode à son milieu. Je ne fais pas autre chose."

Il continua donc à voir miss Edgeworth comme par le passé, faisant une gerbe de tout ce qu'elle lui laissait cueillir en impressions, la respirant avec ivresse et ne donnant rien de lui qu'une banalité qui n'était même pas toujours aimable, et des sautes d'humeur dont la jeune fille souffrait sans le laisser voir. Ce type de femme d'une organisation affinée, d'une nervosité transcendante l'intéressait. Mais elle ! Comment, intelligente, indépendante et volontaire, s'était-elle laissée séduire par cet homme froid, calculateur et positif, produit quintessencié d'une race sensuelle, colérique, rude et inquiète en qui le mélange de l'Ébère et du Maure a détruit l'humanité facile du Latin ? C'avait été primitivement par l'attrait de la difficulté à vaincre : ensuite, par la réputation de l'écrivain : enfin par la fascination de ce regard d'aigle plongeant au fond des âmes. Amour de tête d'abord, cette inclination était devenue passion dans toute la force du terme, dans toute la violence d'une exaltation presque malade. En proie à une sorte de frénésie, elle ne songea plus qu'à épouser Ricardo. Après tant d'autres fantaisies, elle était assez riche pour s'offrir encore celle-là. Mais l'écrivain l'aimait-il ou ne serait-il tenté que par son immense fortune ? Voilà ce qu'il importait de savoir. Elle chercha à l'analyser à son tour, très maître de lui, il ne dit jamais ce qu'il voulait et resta une perpétuelle énigme, fidèle en cela à son principe que l'homme fort est celui qui exerce le plus d'action sur les autres et qui résiste le mieux à l'action des autres. Après bien des tentatives, Nelly restait dans la même anxieuse perplexité. Pour s'étourdir, Elle se jeta fiévreusement dans le travail. Son "Prométhée" acquiescrait une vigu ri de touche, une richesse de coloris qu'elle n'avait jamais égalées. Une seule chose manquait pour en faire un chef-d'œuvre, la réalité de la souffrance. Le dessin rendait fidèlement l'anatomie d'un corps aux membres révoltés, mais ne traduisait point encore la passionnée houleuse d'un supplice sans espoir et sans acalmie. Miss Edgeworth se désolait de ne pouvoir rendre, comme elle le comprenait, ce pathétique horrible de la vengeance des dieux. Plusieurs fois, de rage, elle jeta ses pinceaux pour ne les reprendre qu'après de sérieuses études, de patientes recherches imitées des plus grands maîtres. Elles ne réussissaient pas mieux à finir sa toile qu'à amener Juan Ricardo à se déclarer.

Un jour, elle parla devant lui du mariage d'un homme de lettres :

(A suivre)